

DU MÊME AUTEUR

La Guerre des subjectivités en islam, Lignes, 2014

Soudain la révolution, Denoël, 2011

*Déclaration d'insoumission à l'usage des musulmans
et de ceux qui ne le sont pas*, Flammarion, 2005
(Champs-Flammarion, 2011)

La Virilité en Islam, avec N. Tazi, Éditions de l'Aube, 2004

L'Islam à l'épreuve de la psychanalyse, Aubier, 2002
(Champs-Flammarion, 2004)

La Nuit brisée, Ramsay, 1988

Une Fiction troublante, Éditions de l'Aube, 1994

Sous la direction de
Fethi Benslama

L'IDÉAL ET LA CRUAUTÉ

Subjectivité et politique de la radicalisation

Paul-Laurent Assoun

Fethi Benslama

Année Boukhabza

Nathalie Broux

Vincent Casanova

Patricia Cotti

Olivier Douville

Brigitte Juy-Erbibou

Farhad Khosrokhavar

Jean-Jacques Rassiak

Richard Rechinan

Alain Vanier

Daniel Zagury

Bibliographie

- Carolyn Hoyle, Alexandra Bradford, Ross Frenett, *Becoming Milan? Female Western Migrants to ISIS*, Institute for Strategic Dialogue, 2015.
- David Thomson, *Les Français jihadistes*, Les Arènes, 2014 ; Dounia Bouzar, *Ils cherchent le paradis, ils ont trouvé l'enfer*, éditions de l'Atelier, 2014.
- Farhad Khosrokhavar, *Radicalisation*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014 ; « Qui sont les jihadistes », *Sciences Humaines*, mars 2015, n° 268.
- Haoon Siddique, « Jihad recruitment video for Islamist terror group Isis features three Britons », *The Guardian*, 20 juin 2014.
- Karen McVeigh, « Peer pressure lures more Britons to Syria than Isis videos, study finds », *The Guardian*, 6 novembre 2014.
- Michel Wievorka, *Sociétés et terrorisme*, Paris, Fayard 1988.
- Shiv Malik, Lured by Isis : « How theyoung girls who revel in brutality are offered cause », *Guardian*, 20 février 2015.

LE PRÉJUDICE RADICAL :
DE L'IDÉAL À LA DESTRUCTION

Paul-Laurent Assoun

« On ne peut mourir que pour une idée que l'on ne comprend pas. » C'est Adolf Hitler, autorisé en matière de radicalisme de l'absolu mortifère, qui parle ici. Ce faisant, il indique l'entrée dans la question du radicalisme politico-religieux, celle d'un *non-savoir* revendiqué comme *principe de l'acte* extrême. En cela la radicalisation met la théorie même en porte-à-faux, elle qui précisément cherche à savoir. Cette phrase ne se réduit pourtant pas à une profession de foi irrationaliste. Il y a bien une logique interne de l'acte insensé, celle qui consiste à libérer l'acte de la pensée, alors même qu'il s'accompagne d'une inflation idéologique justificatrice.

Nous rencontrons là la question principes de ce que la psychanalyse peut dire en propre de ce que l'on désigne comme « radicalisation ». Telle est la question qu'il s'agit d'affronter directement. Processus qui concerne essentiellement l'ordre du religieux et du politique, elle pose la question de leur interaction, politisation du politique et érection du politique en religion. La psychanalyse ne vient pas le « psychologiser », mais mettre au jour le *réel inconscient* qui constitue *Penseurs de la réalité politico-religieuse*. Cela engage ce que le « savoir de l'inconscient » peut dire notamment du politique, problématique que nous avons élaborée antérieurement et qui constitue la « toile de fond » du présent examen¹.

1. P.-L. Assoun, « De Freud à Lacan : le sujet du politique », in *Crités. Philosophie, politique, histoire*, n° 16, Puf, p. 15-24 ; « L'inconscient du

Quel sujet est impliqué, quelle logique subjective est actée dans le « devenir-radical » ? S'il est quelque chose qui fait irruption dans le réel, c'est bien le *phénomène radical*, mise en acte d'un sujet en quête d'une signification erratique. Réel, puisqu'il est impossible de l'ignorer ; erratique, puisqu'il semble défer le sens. Réel insensé donc, insensé réalisé, dont il y a pourtant bien une logique singulière qui met au défi la psychanalyse.

Fixons d'abord le mot. Sonder le devenir lexicologique d'un terme, ce n'est pas seulement s'assurer de sa signification, mais en dessiner les destins et les enjeux comme signifiant. La radicalisation est l'action de rendre plus radical, le terme s'étant pronominalisé : action de se rendre plus radical. Est « radical », comme l'atteste l'étymologie, ce qui est relatif à la racine (*radix*) – soit ce qui concerne le principe premier, fondamentalement, supposé à l'origine d'une chose ou d'un phénomène. Bref, l'essence et l'assise d'une chose. « Radical » prend corrélativement la connotation d'« intense », « profond », « absolu », ce qui lui donne sa portée d'absolutisation et d'« excessivité ». Selon un usage de métaphorisation propre à la langue, le mot a été d'un usage récurrent dans divers champs scientifiques : botanique – où il dénote « ce qui appartient à et se développe près de la racine d'un végétal » –, grammatical – où il désigne la « partie essentielle du mot formé sur une racine, qui sert de base pour la construction d'autres mots », ou chimique, pour parler d'un « groupement d'atomes qui conserve une individualité propre au cours des réactions chimiques affectant le reste de la molécule » – sans compter l'usage mathématique.

pouvoir. L'objet politique de Freud à Lacan », in *Figures cliniques du pouvoir*, Anthropos/Economica, 2009, p. 21-37. Nous renvoyons dans les notes qui suivent aux publications de ce chantier de recherche permettant d'expliquer les éléments d'analyse avancés dans la présente contribution.

Ces divers régimes signifiants renvoient à l'idée d'un noyau autonome et générateur, principe actif des choses.

C'est en cette dynamique signifiante que le terme a fini par se fixer en sa signification politico-religieuse. D'où l'idée de « fondamentalisme » qui s'est liée à la problématique du fanatisme, terme dérivé de *fanum*, temple, qui nous met sur la piste de la « folie de l'idéal ». Le « radical » est un gardien de temple auto-proclamé dont il défend jalousement et personnellement la puissance, au nom d'une référence à l'Autre dont il soutient la majuscule à son profit. Déroutement du nom de l'Autre en ne s'autorisant que de lui-même.

L'enquête terminologique apprend que c'est en 1929 que « radicalisation » a pris une acception politique. Il y a certes une forme de radicalisme démocratique : un « radical » – terme apparu en 1820 –, c'était quelqu'un qui prônait l'application radicale des principes de la Révolution française (« radical-socialiste » apparaissant à la fin du XIX^e siècle). Mais on comprend que c'est sous sa forme totalitaire que la signification en a été en quelque manière saturée.

Sous ses différences formes, les radicalismes manifestent une passion de la « racine ». Cela pose la question de la Terreur qui fut un régime révolutionnaire. Cela a donné lieu à un débat historiographique dès le XIX^e siècle, entre ceux des historiens qui pensaient que la Terreur fut un détournement pervers du cours révolutionnaire et ceux qui soutenaient qu'elle en exprime une issue inévitable, voire nécessaire. Il y a là en tout cas un certain destin bien connu du processus révolutionnaire, qui commence de façon

1. P.-L. Assoun, « La folie de l'idéal ou l'inconscient fanatique. Figures de la *Schwarzmerzi* », in *Penser/rêver* n° 8, éditions de l'Olivier, 2005, p. 169-188.

tempérée, après l'explosion primitive, puis se développe en une implacable « surenchère », selon l'injonction : « qui dir mieux ? », à traduire par « qui fait pire ? ». L'histoire enseigne que dès qu'un processus de transformation est déclenché, il est susceptible d'aller jusqu'à la destruction. Nous avons montré dans la profanation des tombeaux et l'extraction des rois morts de la basilique de Saint-Denis en octobre 1793, l'aveu de ce « désir révolutionnaire », non seulement d'éliminer les ennemis vivants, mais de « tuer le mort », où il trouve son accomplissement¹. Épisode paradigmatique en ce sens qui montre le franchissement d'une frontière.

Un « vice » dit « radical » est celui d'où sont censés dériver divers défauts et imperfections. C'est précisément le raisonnement du radical. Il s'érige en thérapeute à sa manière, se faisant fort de réparer, au moyen d'un désordre violent, le désordre du monde évident à son regard, selon une logique sectaire. C'est ce « diagnostic » massif qui signe l'idéologie totalisante et totalitaire, en sorte qu'il veut guérir du même geste dont il détruit. C'est donc bien une *Weltanschauung*, une vision du monde, puisqu'il s'agit de refaire le monde à zéro et de remettre à l'heure les pendules de l'Histoire, mais en arrêtant l'horloge de l'Histoire sur le « midi » de la Mort. Telle est la solution totale qui prétend achever l'histoire tout en l'arrêtant, au nom d'un principe paradoxalement « a-historique ».

Est dit « radical » qui, remontant aux sources « en expresse », va jusqu'au bout de chacune des conséquences impliquées par son choix initial, qu'il ne perd jamais de vue, ce qui fait sa « volonté de fer ». Son « logiciel » est programmé une fois pour toutes et il ne peut être arrêté que de l'extérieur. C'est donc la *régession* qui produit la poussée en avant, dans la logique radicale, et alimente ses batteries.

1. P.-L. Assoun, *Tuer le mort. Le désir révolutionnaire*, Paris, Puf, 2015.

Le radicalisme fanatique comporte donc un « esprit de conséquence » redoutable. Au-delà de l'horreur de l'acte, ce qui est terrorisant est la conformité étroite de l'acte à l'idée. C'est un ravage par « l'idée », « actée » par le crime. Les prémisses une fois posées, il faut aller jusqu'au bout. Enchaînement des antécédents aux conséquents, en termes logiques. On connaît l'avertissement hitlérien : ils ne nous croient pas (ils, les partisans de la démocratie, les humanistes, les Juifs surtout), mais nous ferons ce que nous disons et ils ne pourront pas dire que nous ne les avions pas prévus ! C'est cette logique d'*affichage du ravage* qui fait l'originalité de *Mein Kampf* (1924), engagement à faire-le-pire. Le futur ravageant est pris dans le présent du discours menaçant. La radicalisation est une *démonstration sanglante en acte* de « l'esprit de conséquence ». Ce qui distingue le « radicaliste », c'est qu'il n'avertit pas en vain et ne fait pas les choses à moitié. Aussi vise-t-il, par son acte et sa suite d'actes, au complet, au total et à l'absolu, ne tolérant ni exception ni atténuation.

Il s'agit d'extraire, sans état d'âme et *manu militari*, de la réalité même, ce qui est supposé *vicié* cette réalité. Nous sommes dans une logique de l'annihilation ou de l'extermination, qui n'est pas compréhensible sans la notion de haine pure¹. D'où son caractère intransigeant. La radicalisation consiste à se refuser à toute concession sur le plan des principes auto-proclamés. D'où son « jusqu'au-boutisme » qui est le ressort de son extrémisme. Le radical s'engage, par-devers lui-même, à aller au bout du bout...

1. P.-L. Assoun, « La prédiction freudienne. Pour une métapsychologie de la haine pure », in *Freud à l'aube du XXI^e siècle*, L'Esprit du temps, 2004, p. 13-27.

Une fois cadrée la logique objective de la radicalisation, il s'agit d'en restituer la logique subjective en sa dimension inconsciente. À titre de contribution à la genèse subjective d'une telle position de radicalisation, je m'appuierai sur une position repérée par Freud dans un court texte, dont je m'étais employé à dégager toutes les conséquences, dans *Le Préjudice et l'idéal*¹.

Un détail personnel : je tenais à ce que cet ouvrage, consacré à la subjectivité préjudiciée, paraisse symboliquement au tournant du XX^e au XXI^e siècle, estimant que le nouveau siècle serait dominé par une figure du préjudice sous ses multiples versions. Je ne crois pas, sur les attendus variés du présent, m'être beaucoup trompé.

Réécoutons donc de cette oreille ce que Freud écrit il y a juste un siècle. Le contexte est propre à l'acte analytique. Dans ce texte consacré aux « caractères² », il note le remarquable comportement de certains patients qui, lorsqu'on les confronte à la nécessité – conditionnelle – de renoncer à certaines satisfactions de façon à créer l'espace d'une progression ou que l'analyse évoque à cette fin la loi de la Nécessité, se cabrent vigoureusement contre cette exigence de l'analyse. Ils tiennent alors à peu près ce langage, pour le dire dans le style de La Fontaine :

« Ils disent
qu'ils ont assez *enduré* et été assez *privés*
qu'ils ont le droit d'être *dispensés* de nouvelles exigences
qu'ils ne se soumettent plus à une *Nécessité* inamicala
qu'ils sont des *exceptions* et entendent le rester. »

1. P.-L. Assoun, *Le Préjudice et l'idéal. Pour une clinique du trauma social*, Economica/Anthropos, 1999 ; 2^e éd., 2012.

2. S. Freud, *Quelques types de caractères à partir du travail psychanalytique*, I. *Les Exceptions*, 1915.

Nous découpons les composantes et soulignons les mots-clés de cette longue phrase, pour mieux en examiner les paramètres et leur utilité afin de rendre déchiffrable, en ses articulations discursives, la logique inconsciente de l'engrenage de radicalisation.

Ce qui fonde cette *revendication d'exceptionnalité* et de *légitimité de dissidence*, c'est par exemple, relève Freud, la référence à une souffrance de la prime enfance, dont ces sujets se sentent innocents, longue « maldivité » imposée dès la naissance. Ce que l'on retrouve, sur le plan du collectif, chez les « *peuples au passé chargé de souffrances* » – Freud allant jusqu'à parler d'une « *déformation de caractère* » (*Charakterverbildung*), littéralement : changement de forme ou altération du caractère, par suite de cet endommagement précoce ressenti comme une injustice et l'exercice d'un arbitraire à leur égard.

Cela implique aussi une « vexation », un endommagement du narcissisme, de « l'amour de soi », qui alimente jusqu'au droit à la cruauté. On va ici de l'extrême sensibilité au préjudice à l'action excessive et ravageante destinée à s'en venger. Il se vérifie que c'est par une logique du préjudice (*Berachteligung*, littéralement du « désavantagement ») que le sujet est amené à se radicaliser, au moins dans certaines formes particulièrement significatives.

Norons bien que les allégations de préjudice peuvent concerner aussi bien par exemple la frustration d'un savoir à l'origine, comme chez les autodidactes¹. L'intransigeance du « radical » relevée plus haut est fondée sur une logique de légitimité délirante et quérulente. En d'autres termes, l'Autre, comme puissance régissant le monde, quel que soit le nom qu'on lui donne, est ressenti comme surendetté à leur égard par un Acte originnaire de « refusement » ou

1. P.-L. Assoun, *Le Préjudice et l'idéal*, op. cit.

frustration (*Versagung*) que l'acte criminel est censé venir réparer. Référence à une Providence hostile, en sorte que le préjudicié se fera en représailles « le malheur sur le monde »...

Un dessin en est le devenir criminel. L'illustre la figure shakespearienne de Richard III, alias Richard Gloucester, dont Freud, critique littéraire, relit finement la problématique de la pièce. Ce criminel sans vergogne explicite au début de la pièce sanglante – exorde d'une tuerie générale – que lui, l'homme de la « difformité » (*Missgestalt*), va exercer un droit d'indemnisation par rapport à un tort originare qui lui a été fait. Il se vérifie que ce type de criminel annonce ses forfaits, proclamant : « La Nature m'a fait un grand tort ou injustice (*Umwelt*, un non-droit) », ce qui lui a fait perdre l'amour des femmes et l'estime des hommes.

Un détour troublant par l'actualité archéologique : on vient de retrouver les ossements de ce Richard III Plantagenêt, mort à la bataille de Bosworth en 1485 et considéré d'ailleurs par ses supporters en Grande-Bretagne, comme un grand roi diffamé – sachant qu'un monstre peut très bien faire un grand politique ! Ainsi vient-il d'être ré-enterré assez solennellement à l'église de Leicester. Il est étonnant et même émouvant pour les connaisseurs de la figure shakespeariano-freudienne, de voir apparaître, dans la description du squelette exhumé, une spectaculaire scoliose créant une dissymétrie saisissante entre ses épaules, la droite étant beaucoup plus haute que la gauche – écho troublant à la figure décrite de Shakespeare à Freud de la *Missgestalt*. Le héros noir du préjudice se sera trouvé reconnu, sinon sanctifié, plus de cinq siècles après.

On voit la portée de ce paradigme concret du « complexe de Richard III » : le sujet va jusqu'au bout de son acte parce

1. En septembre 2012, lors de travaux de terrassement en vue de la création d'un parking municipal !

que, en son intime conviction, un préjudice lui a été infligé par l'Autre. Le sentiment de préjudice exprime le fait de se ressentir « jugé avant », d'avance (*pre-judicium*), avant même que d'être né. C'est ce qui le justifie de se plaindre, de porter plainte, et d'exercer éventuellement son droit de rétorsion par l'acte de vengeance... envers l'Autre, plus radicalement encore qu'envers les autres. Il détruit les autres de rencontre au nom de cette vengeance envers l'Autre. Freud donne à ces figures de préjudiciés « caractériels » la parole en termes éloquentes, véritable bréviaire dont on jugera s'il a perdu de son actualité. Ce sont bien des « exceptions » et « entendent le rester », ce qui s'inscrit en ravage dans le monde... Rupture avec quelque universel que ce soit. Le « criminel par sentiment de préjudice » doit d'ailleurs être distingué du « criminel par conscience de culpabilité », au sein de la criminologie freudienne¹.

La destruction est dès lors le programme de réparation d'un passé jugé calamiteux, ou jadis sublime mais déclassé. Puisse le genre humain n'avoir qu'une seule tête pour avoir le plaisir de le lui trancher – selon le propos attribué à l'empereur romain Tibère et apprécié de Sade – tel est l'adage mis en pratique en une littéralité effrayante par de tels acteurs d'une logique de la décapitation. Mais il est essentiel de voir que l'idéal se met au service de la mort – ce dont un examen métapsychologique permettra de rendre compte².

Le préjudice donc s'argumente. On a entendu une « profession de foi préjudicielle ». Quoique l'acte parle pour le sujet, sur la scène de théâtre sanglant et par la voie du

1. P.-L. Assoun, « La criminologie à l'épreuve de la psychanalyse », in *Criminologie et psychiatrie*, éditions Ellipses, 1998, p. 427-441, repris dans *Psychanalyse*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 2007.

2. P.-L. Assoun, *Freud et les sciences sociales. Psychanalyse et cultures*, Paris, Armand Colin, 2^e éd., 2008.

meurtre, le discours donne à la jouissance destructrice de l'acte comme un acompte de jouissance. La « mauvaise foi » du sujet procède foncièrement de ce que la plainte ne s'était que secondairement sur les reproches de détail, plutôt sur une faute originale à son égard, que les signes ne font que confirmer. Logique *paranoïaque*, donc, mais dont il faut bien saisir la logique spécifique, qui s'étaie sur la *répétence mélancolique à une irréparable et injuste perte originarie*. Un tel crime paranoïaque remplit ainsi une fonction réparatrice imaginaire. L'axiome du radicalisme est que l'Autre a mal fait, qu'il a mal fait le monde et spécialement à son détriment, qu'il l'a « mal fichu » lui-même ou endommagé sa condition légitime et celle de son groupe. Qu'il a « mal foutu » le monde — le terme trivial désigne avec rigueur une sorte d'erreur spatiale du grand Autre, qui est d'ailleurs représenté comme un Démurge plutôt que comme un Dieu créateur et porteur d'une loi symbolique.

C'est pourquoi le Dieu des intégristes est, bien plutôt que la foi en un Dieu de Loi, fût-elle intégrale, un dieu à la toute-puissance, nourri directement, perfusé en quelque sorte par le narcissisme déché de ce singulier « croyant ». On voit surgir ici l'idée d'un prêtre radical qui *fait* la loi, bien plus qu'il ne la sert — ce qui lui permet d'instaurer un culte de son narcissisme par Autre interposé ! Problématique de la « volonté de puissance », avec ce que cette notion comporte d'*expression narcissisée de la pulsion de mort* — ce que Freud met en évidence contre Nietzsche, qui y voyait l'instance de la « *transmutation des valeurs* »¹. Le programme titanique est de refaire le monde à la racine pour extirper le supposé mauvais, le *kakon* du monde... jusqu'à la racine. Telle est la dimension barbare des « radicalismes totalitaires », déclaration de guerre,

1. P.-L. Assoun, *Freud et Nietzsche*, Puf, Paris, coll. « Quadrige », 5^e éd., 2008.

en dernière instance, à la Culture. C'est aussi sa forme d'idéalisme, de *militance de l'extrême*.

On trouve ici à l'œuvre la « pulsion de destruction », mais dont il est essentiel de rappeler qu'au-delà des « petits autres », elle vise l'Autre. L'ambition terroriste n'est pas que de tuer, mais de faire de la Mort une œuvre. C'est au fond la haine de Dieu comme créateur de la Loi, qui consiste à *déborder* la religion du Texte pour maximaliser une *jouissance démanquée du désir religieux*, mais avec ce surplus d'exécution intégrale et *sine die*. Plus question d'attendre le Messie, il est mis en acte dans les meilleurs délais. Au désir religieux, se substitue la jouissance « para-religieuse » en sa fonction de hâte.

Cela suppose un fantasme identifiable, une certaine « version du père » qui est une « per-version ». Il faudrait relire le catholicisme, avec cette idée d'un Démurge qui a mal fait le monde. Radicalisme qui a rencontré au XIII^e siècle une autre forme de radicalisme, celle de l'Église catholique romaine, ce qui a donné la tragédie albigeoise. D'où un manichéisme du Bien et du Mal, du Clair et de l'Obscur, conception « gnostique » qui sous-tend au reste la vision du monde de la perversion ! La terreur justicière s'appuie sur ce fantasme de redresser le monde, de le faire re-tourner dans le bon sens, ce qui implique d'en détruire la partie « mauvaise ». C'est sur les ruines fumantes que le Monde est censé se reconstruire. Au nom de l'idéal. Idéalisme mortifère, qui renouvelle la vieille entité psychiatrique de « l'idéalisme passionné »². Cette *acte d'arnésie* se réalise par la destruction des morts, ce qui est visé est la ruine comme témoin du passé. Ce n'est donc

1. P.-L. Assoun, *Le Pervers et la femme*, Paris, Economica/Anthropos, 2^e éd., 1995.

2. M. Dide, *Idealistes passionnés*, 1913.

pas une simple exagération de la haine des vivants, c'est l'aveu que ce que vise le radical, ce qu'il a dans le collimateur, c'est la figure de l'Autre.

En d'autres termes, la barbarie donne la vérité de la sauvagerie. Il faut bien en effet distinguer la sauvagerie de l'acte anonomique, décharge brutale de haine pulsionnelle, de la barbarie qui *pose* le symbolique... pour le *dériver*.

Ainsi comprend-on l'apologie et l'institution du non-savoir comme soutien de la radicalisation que nous avons placé en exergue. Ce que Hitler dit comme au détour d'une conversation (car c'est quelqu'un qui disait les choses) : « *Man kann nur sterben für eine Idee die man nicht versteht.* » Avenu décisif: il ne dit pas qu'il faut se sacrifier bien que mais *parce qu'on ne comprend pas*. Il ne dit même pas que l'on *doit* se sacrifier aveuglément, mais que l'on *peut* s'offrir totalement à une « idée » qu'à condition de la maintenir pour soi-même dans l'incompréhensible. L'ignorance est ici une vertu. On reconnaît le « dieu obscur » dont le Dieu des religions révélées n'est que le masque. « Dieu obscur » qu'il est arrivé à Lacan d'évoquer : « *Il y en a peu assurément pour ne pas succomber à la fascination* [fascisation, ici, littéralement] *du sacrifice en lui-même — le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur. C'est un certain rapport à "la Chose".* » C'est cette invocation du « dieu obscur » qui sous-tend les actes par où s'exprime la radicalisation. C'est pourquoi, de ce dieu, on ne sait rien et il faut *continuer à ne rien savoir*, reconduisant le déni, d'acte en acte... La surenchère s'alimente des exigences de ce dieu qui, à mots couverts, demande sans cesse plus de victimes. C'est pourquoi « rien n'arrête » les sectateurs d'une telle divinité, construite avec les ressources de leur pulsion de mort. Et, ajouterons-nous, c'est à ce dieu

obscur que s'adresse le suicide meurtrier, agression contre soi à déchiffrer comme « meurtre d'objet », puisqu'à travers l'objet perdu incorporé, le sujet se frappe lui-même, entraînant l'autre dans la même mort.

C'est par là que se forge le « surmoi terroriste ». Le surmoi est l'instance impérative, en sorte qu'il s'agit bien d'une sorte d'éthique criminelle. On en trouve l'expression dans l'impératif de la Reine de l'Alice de Lewis Carroll qui ne prend la parole que pour cette jaculation verbale : « *Qu'on lui coupe la tête !* » Où l'on peut reconnaître la forme la plus archaïque du surmoi, bien distincte de sa forme œdipienne qui rend régulier le rapport ambivalent à l'autre. Ici, c'est, selon la formule kantienne, la violence qui « *marche la tête haute* ».

Il faut donc moins chercher du côté du symptôme (car on ne trouve certes pas que des psychotiques dans la population radicale), plutôt dans la déformation délirante du caractère — alors même que chaque sujet engage sa structure dans l'acte, en dernière instance, ce qui peut se vérifier par l'examen au cas par cas.

Les radicalisés absolus présentent ainsi, au-delà de la diversité des lieux, des temps et des cultures que l'examen du contexte historico-politique ne saurait négliger, un *air de famille* révélateur, ayant en commun de chercher ce que les maîtres de tous les radicalismes, les nazis, appelaient — dans

1. L. Carroll, *Alice au pays des merveilles*, chap. VIII, « Le croquet de la reine ».

2. E. Kant, *Doctrine du droit, Métaphysique des mœurs*, première partie, Doctrine du droit; 2^e partie, § 49, A, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1971, p. 203. À propos de l'exécution du roi, extraordinaire passage sur le régicide, commenté dans notre ouvrage *Thier le mort*, *op. cit.*

la LTR – une « *Endlösung* », une solution finale, destinée à mettre fin à toute perplexité, ce qui donne un style rédemptionniste à leurs efforcements sinistres. Nous avons tenté une explication à propos du nazisme, sur le fondement des apports anticipés de Heine et de Freud, d'une sorte de culte du *Yolk* par les « mal baptisés », entendons ces Germains auxquels on a infusé la croyance chrétienne, mais qui n'en ont pas assimilé l'esprit, le fond de leur être païen y restant allergique. L'hittérien appliqué ainsi l'idée de rédemption chrétienne, mal comprise, vidée de son contenu d'universalité, à la haine annihilante de l'ennemi maudit et démonisé².

Bref, alors même qu'il y a une invocation du texte sacré dans la logomachie radicale, il y a à déplorer une « haine » du Texte et du symbolique – le Texte, même s'il est cité, n'étant que pré-texte à l'idéalisation du crime, sauvagement « théorisée » par une idée folle de la Rédemption. Là où le préjudice collectivisé était, le crime (de masse) advient. D'où l'apparition de « néo-messianismes » improvisés et multiples, dont la Mort, « *Mahre abscheu* », est le programme à article unique. L'expression « pourquoi tant de haine ? ! » face à de tels actes traduit, outre l'indignation légitime, la naïveté humaniste ignorante du réel de la pulsion de mort. La haine, cet affect passionnel destructif, prend son sens ultime en sa fonction de « montrer le chemin » aux pulsions de mort. Elle en est le « panneau indicateur » (*Wegweiser*³).

1. V. Klemperer, *LTU, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque Idées, [1947], 1996.
2. P.-L. Assoun, « De la communion au "mal baptisé" ». Un symptôme du christianisme », in « La maladie chrétienne », *Penser/révéler* n° 11, éditions de l'Olivier, 2007, p. 25-47.
3. J. Lacan, *L'Agressivité en psychanalyse*, 1948.
4. P.-L. Assoun, « Portrait métapsychologique de la haine: du symptôme au lien social », in *La Haine, la jouissance, la loi*, sous la direction

Que l'on récapitule les éléments évoqués et se dessine le cœur de la question: le préjudice radical s'entend comme un « pousse-à-la mort », où l'Idéal du Moi pousse au meurtre en arguant de la légitimité d'un Moi humilié. Là où l'idéal était, la destruction advient, en exhibant la face mortifère.

La question est donc incontournable, alors même que l'on a souligné la coupure avec le Texte, du lien de l'acte terroriste avec la religion dont il se légitime. N'y a-t-il pas, par exemple, un lien entre le mouvement de conquête de l'Islam historique et ce qui pousse à la radicalisation en son nom ?

Curieusement, c'est chez Freud, plus que par ailleurs sur l'Islam, arguant honnêtement d'une « *connaissance innée* » en ce domaine, que l'on trouve une suggestion prometteuse et peut-être fulgurante, à condition d'en dégager les attendus et les résonances. Il s'agit d'un hapax dans l'œuvre, qui mérite d'être scruté, soit un passage de *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, où l'on trouve une courte analyse comparée avec le judaïsme, l'histoire de l'Islam se présentant à ses yeux comme « une *histoire abrégée* » de l'histoire du judaïsme, et destiné à situer la « *religion mahométane* » et le phénomène prophétique. « *Il semble bien, rappelle Freud, que le prophète avait originellement l'intention d'adopter totalement le judaïsme, pour lui et son peuple. La reconquête [Wiedergewinnung] du père originarie grand et unique produisit chez les Arabes une extraordinaire élévation de la conscience de soi, qui conduisit à de grands succès mondiaux, mais qui aussi s'époussa avec ceux-ci.* »

de P.-L. Assoun et M. Zafiropoulos, Paris, Anthropos/Economica, 1995, p. 129-163.

1. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, III, « Moïse, son peuple et la religion monothéiste », première partie, remarque préliminaire II E, « Difficultés ». Passage daté de juin 1938, *Gesammelte Werke*, t. XVII, p. 199 ; Œuvres, Paris, Puf, p. 172. Nous citons d'après notre traduction.

Voici donc la première idée : la renaissance et la réappropriation du Père originaire, par emprunt au Dieu juif et contre les Juifs, donnerent des couleurs nouvelles à la poussée de conquête historique, par l'idée d'une ré-élection, en contraste avec le peu d'empressement prosélytique des Juifs. Mais ceci à partir de l'échec à l'origine d'un étayage sur la religion juive, d'où le sujet, poussé à « l'élévation de la conscience de soi », est ressorti avec le sentiment violent d'être bafoûé.

Reste que, constate Freud, « *Allah se montra plus reconnaissant envers son peuple élu que, en son temps, Yahvé envers le sien* ». Autrement dit, le succès historique s'est inscrit pour ce peuple qui se veut de fait le nouveau peuple élu pendant plusieurs siècles, alors que les Juifs n'ont guère gagné, suggère-t-il, que la fidélité à leur Dieu unique. Pourquoi donc cette dynamique d'expansion de l'Islam s'épuisa-t-elle à un moment donné, se demanda-t-il, en recadrant l'événement dans la passion du Père originaire ? Pourquoi cette razzia spectaculaire de l'Islam s'épuisa-t-elle de ses propres succès ? Si pourtant ce mouvement a fini par stagner, si « *le développement interne de la nouvelle religion s'est arrêté* », c'est peut-être, diagnostique Freud, qu'il « *manquait de l'approfondissement [Vertiefung] qu'avait causé le meurtre du fondateur de religion* », dans le cas des Juifs. Extraordinaire perspective : le monothéisme juif puiserait sa pérennité et sa profondeur dans le fait d'avoir tué son « prophète » Moïse – hypothèse axiale de l'ouvrage –, ce qui aurait permis en contrecoût d'*approfondir chez les Juifs le désir de Dieu par la culpabilité envers son prophète*, ce dont aurait manqué le mouvement mahométhan, avec son prophète vivant adulé. Tel serait l'obstacle interne qui aurait ralenti le mouvement ultérieur de l'Islam. Au-delà de la véracité de l'hypothèse historique du meurtre de Moïse, à l'étayage des plus controversés, il s'agit pour Freud de souligner le fond d'ambivalence en jeu envers la figure mosaïque. Disons qu'il faut au moins le fantasme

de meurtre du prophète pour arrimer le désir et réguler l'ambivalence, en mélange de proximité et de transcendance distinctif du monothéisme juif.

On peut comprendre en contraste la spécificité du sujet de l'Islam. L'aggiornamento islamiste à partir du VII^e siècle de notre ère serait alors, dans la logique de cette hypothèse, un effort violent pour relancer ce mouvement par une renaissance du monothéisme juif, mais curieusement avec ce point faible secret qu'est le *défaut d'ambivalence* envers le prophète. Ce serait faute d'avoir tué ensemble le père qu'il faudrait se vouer à l'escalade empirante de l'idéal ? L'hypothèse est vertigineuse et mérite en tout cas la réflexion. Elle rendrait compte de cet effort effréné, récurrent dans l'histoire de l'Islam, de relancer le désir religieux comme à zéro, ce qui en fait au reste la vitalité par saccades comme mouvement historique, mais avec, ver dans le fruit, ce que Freud corrèle à un obstacle interne, donc de lutte obscure avec soi-même.

À l'analyse freudienne, il faudrait ajouter cette tendance fratricide à l'origine même de l'héritage prophétique, avec ces deux rameaux antagonistes, du sunnisme et du chiisme. Dimension du frère en sa dimension inconsciente², qui au reste complète la précédente, dans la mesure où il faudrait y voir une concurrence au cœur même de l'idéalisation de la figure prophétique et de son héritage.

Il est clair que Freud n'évoque ici l'Islam que pour mieux comprendre a contrario le destin juif de l'*Urmord*, mais il lance au passage une piste de recherche considérable

1. P.-L. Assoun, « L'Un inconscient. Monothéisme et psychanalyse », in *Ciniques méditerranéennes*, n° 73, éditions Érès, 2006, p. 25-37.
2. P.-L. Assoun, *Frères et sœurs. Leçons de psychanalyse*, Paris, Economica/Anthropos, 2^e éd., 2003.

et curieusement méconnue. Seul le traitement psychique de l'ambivalence permettrait d'assurer le continuum d'une transmission, réglant l'amour et la haine¹, à défaut on a affaire à une suridéatation du fondateur, au-dessus de tout soupçon, mais corrélativement génératrice d'agressivité. L'agressivité naîtrait de l'exacerbation de l'idéal. D'où aussi l'hyper-susceptibilité relative à l'image prophétique, dont dépend la survie même d'un « moi idéal » (imaginaire), menacé de désynchronisation avec l'« idéal du moi » (symbolique). Si l'ambivalence permet au sujet de régler sa distance à l'objet, l'idéalisation réalise, à l'occasion, les conditions d'un épisode confusionnel entre les destins du moi et ceux de l'objet idéalisé.

*

Revenons donc, avec le souffle de cet aperçu d'histoire des religions ressaisie par la dynamique inconsciente, au « phénomène radicaliste » en tant que tel, qu'il s'agisse d'aborder en sa dimension structurale. S'il y a une éthique du terrorisme, c'est celle du pire. Se radicaliser, c'est faire toujours pire. C'est le devoir et le « point d'hommeur » – et d'horreur – de franchir sans cesse à nouveau le Rubicon de l'acte², le « désonneur » dans cette éthique anomique, sadienne à sa façon, de « l'Être suprêmement mauvais », étant de reculer devant l'exigence du pire et du faire-empirer. Le surmoi terroriste fonctionne donc en référence doctrinale à un surmoi comme « pure

1. P.-L. Assoun, « La haine surmoïque. Haine dans la culture, haine de la culture », in *La Haine. Haine de soi, haine de l'autre, haine dans la culture*, Paris, Puf, 2005, p. 161-177 ; « La transmission trau-matique. Du "pourquoi?" préhistorique à la "vérité historique" in « Transmissions », *Revue française de psychanalyse*, t. LXXXVIII-2, Paris, Puf, p. 347-362.
2. P.-L. Assoun, « L'infranchissable Rubicon. Le sujet de l'inhibition », in *Clinique lacanienne*, à paraître.

culture de mort », forme la plus violente et paramoïsée de la mélancolie. C'est parce que l'Objet se sait perdu qu'il faut faire table rase du monde où il brille de son absence. C'est au nom d'un certain Bien, il faut le souligner, que se commettent les actes les plus destructifs : en sorte que la radicalisation n'est pas seulement ce qui va du « mal au pis », mais du Bien fantasme... au pire réalisé.

Signalons le manque d'humour symptomatique des « radicaux », l'humour étant une fonction surmoïque de consolation¹ permettant au sujet de prendre distance par rapport au malheur, au moyen justement du « jeu » qui rend possible de jouer de l'ambivalence envers le père. À défaut et au-delà, fini de plaisanter : « tout est grave » et un certain « esprit de sérieux » mortifère préside à l'exécution des basses œuvres... L'axe de la jouissance passe de l'humour à la mort.

Phénomène qui interroge la psychanalyse même. On peut se demander si l'accent mis sur le Père et le meurtre originaire dans l'anthropologie freudienne ne met pas l'anthropologie analytique² du politique en déphasage, si la passion du pire ne surclasse pas désormais le désir du père (*Vaterselnsucht*), axiale dans l'explication freudienne depuis *Totem et tabou*. Ce serait méconnaître tout le mouvement de « radicalisation théorique » du traject freudien en sa confrontation à la science du collectif³, de mettre toujours plus l'accent sur

1. S. Freud, *L'humour*, 1928. P.-L. Assoun, « Le moment ou jamais. Le sujet de l'humour », in *Champ psychosomatique*, 2015.
2. P.-L. Assoun, « L'anthropologie à l'épreuve de la psychanalyse. L'envers inconscient du lien social », in *Figures de la psychanalyse (Logos et Anankè, nouvelle série)*, n° 17, Érès, 2009 p. 43-53 ; « Inconscient anthropologique et anthropologie de l'inconscient. Freud anthropologue », in *La Revue du M.A.U.S.S.* n° 37, Paris, La Découverte, 2011, p. 71-88.
3. P.-L. Assoun, *Freud et les sciences sociales, op. cit.*

cette négativité agissant jusque dans le collectif, de la pulsion de mort ou plus précisément de la tendance à la « désunion pulsionnelle » entre Éros et Thanatos.

Ce qui est flagrant, c'est que le sujet joue de plus en plus serré avec la pulsion de mort, en temps de paix comme en temps de guerre – la guerre réalisant l'état de plein-emploi périodique de pulsion de mort¹. Le terrorisme y fait spécialement symptôme comme *guerre de temps de paix*. Ce qui donne ce « style *border line* » à la modernité, qui est tout autre chose que les pseudo états limite, douloureuse entité psychopathologique, soit une marque du « malaise de (et dans) la Culture », dont d'ailleurs les descriptions des *border line* ne sont ni plus ni moins qu'un signe clinique, comme nous l'avons soulevé ailleurs². La radicalisation terroriste offre d'ailleurs un recyclage à ces dispositions *border line*, ce qui va bien au-delà de quelque « étiquetage » nosographique. C'est pourquoi elle approvisionne le malaise de temps de paix, faisant passer notamment de l'addiction toxique³ à une forme d'addiction meurtrière.

La psychanalyse a donc à dire, et pas qu'un peu, sur la radicalisation, comme observatrice lucide du réel de l'événement, et même sur le fondement des ressources de la métapsychologie et de l'anthropologie analytique, éclairage, disons-le, qu'elle seule peut fournir et ce qui l'ouvre par là même activement à l'échange interdisciplinaire par constitution du dossier historique et politique. Mouvement vertigineux qui va de l'idéal – qui travaille au lien – à la

1. P.-L. Assoun, « Guerre et paix selon Freud. Destin collectifs de la pulsion de mort », *Topique* n° 102, L'Esprit du Temps, 2008.
2. P.-L. Assoun, « D'un certain style de malaise de la modernité nommé *border line*: une lecture freudienne », éditions Érès, 2015.
3. P.-L. Assoun, « Psychanalyse et addiction », in *Addictologie clinique*, sous la direction d'Eric Toubiana, Paris, Puf, 2^e éd., 2015.

destruction qui œuvre à la déliaison. C'est ce mixte, métapsychologiquement situable et historiquement illustrable, qui fournit le caractère explosif de la radicalisation. « Avenir d'une illusion » qui en suggère la dynamique et les enjeux.